

Rémi Pach

La défense de l'identité provençale dans l'oeuvre de Frédéric Mistral (*première partie*)

Abstract

The Provençal poet Frédéric Mistral (1830–1914) is remembered for his attempt at revitalizing the Provençal language. He was one of the main founders of the literary academy named *Félibrige*, and was awarded the Nobel Prize for Literature in 1904.

Although his poetical works have been extensively studied, the political inspiration which pervades a great part of his writings has not so far received the attention it deserves.

This article shows how profoundly Mistral was influenced by the ideal of independence and liberty which was a distinctive feature of the European XIXth century, and how his patriotic enthusiasm is reflected in his poetry.

Le prestige de la langue française a incité un certain nombre d'auteurs étrangers de premier plan à l'adopter comme moyen d'expression littéraire. Il va être ici question d'un poète français qui, lui, n'a jamais écrit en français. Frédéric Mistral, en effet, était provençal, et c'est à la renaissance de sa propre langue qu'il consacra sa vie et son génie.

Ce que l'honnête homme d'aujourd'hui sait de Frédéric Mistral tient en peu de mots. On sait qu'il fut le principal fondateur du *félibrige*, sorte d'académie littéraire provençale, qu'il écrivit *Mirèio* ("Mireille")¹ et qu'il reçut le prix

1. On se souvient davantage, à vrai dire, de l'opéra que Gounod a tiré de ce poème – non sans en travestir le sens profond.

Nobel de littérature en 1904² avant de mourir, au faite de sa gloire, en 1914. Surtout, comme il n'a pas écrit en français, on prend Mistral pour un poète *provincial* et, comme on ne l'a pas lu, on s' imagine généralement qu'il a chanté sa Provence à la façon bon-enfant d'un Alphonse Daudet, d'un Paul Arène ou d'un Marcel Pagnol.³ On oublie donc ce que ses contemporains savaient, c'est-à-dire qu'il a été un poète patriote. Jean Boutière (1970:53) fait très justement remarquer que "la critique n'a pas suffisamment souligné, jusqu'ici, qu'une très grande partie de l'oeuvre de Mistral [. . .] est d'inspiration politique", et que". . . Mistral apparaît bien comme un homme de son époque, profondément marqué par l'idéal d'indépendance et de liberté qui anime l'Europe du XIXe siècle et qui conduit, au prix de longues vicissitudes, à l'émancipation des nationalités opprimées". C'est sous cet angle exclusivement que nous nous proposons de considérer ici son oeuvre. Nous espérons contribuer de la sorte à rectifier une idée fautive et, en évitant les clichés faciles, donner du poète une image qui correspond mieux à ce qu'il a été.

1 La renaissance provençale dans son contexte

Les premières poésies de Mistral furent publiées dans un recueil collectif, antérieur à la fondation du félibrige, intitulé *Li Prouvençalo* ("Les Provençales", ou "Les pervenches"). Ce recueil, encore bien conventionnel, rompait pourtant avec la tradition des poètes patoisants du début du siècle et affirmait une ambition beaucoup plus haute. Le premier à distinguer la portée de ce mouvement littéraire en apparence anodin – ainsi que son importance historique – fut Saint-René Taillandier,⁴ le préfacier des *Prouvençalo*. De sa longue préface, lucide et clairvoyante, on doit relire l'extrait suivant:

"Il s'accomplit, depuis une vingtaine d'années environ, un mouvement d'idées tout à fait inattendu, et bien digne de fixer l'attention des esprits clairvoyants: d'un bout de l'Europe à l'autre, les traditions nationales sont remises en honneur; les influences du sol reprennent leur pouvoir; maints souvenirs effacés se raniment; maintes langues qu'on croyait mortes semblent miraculeusement retrouvées. Tantôt ce sont des races⁵ entières qui prétendent réformer les arrêts de l'histoire, et vont chercher dans la poussière des siècles leurs titres déchirés, leurs idiomes disparus, leurs institutions abolies,

2. A une époque où celui-ci n'était pas encore décerné pour des raisons de conformité idéologique.

3. L'admiration que l'on peut porter à ces auteurs ne doit pas empêcher de voir qu'ils ont écrit pour un public parisien et que, par conséquent, la Provence et les Provençaux sont, dans leurs oeuvres, en représentation. La Provence des *Lettres de mon moulin* n'est pas la Provence réelle. C'est la Provence telle que la critique et les lecteurs parisiens veulent la voir. De nos jours, un écrivain comme Léopold Sédar Senghor écrit aussi pour Paris, pour un public qui n'est pas son public ethnique et ne reçoit ses oeuvres, dans le meilleur des cas, qu'après un ricochet.

4. Professeur à la Sorbonne, critique et homme de lettres.

5. Il faut entendre ici "peuple", ou "nationalité".

pour reconquérir une place au soleil; tantôt ce sont seulement des instincts domestiques qui se réveillent: le sentiment filial des choses passées, le culte des vieilles mœurs et du vieux langage réclame pacifiquement son droit. Ce que les Tchèques de la Bohême, les Slovaques de la Hongrie, les Croates des côtes illyriennes ont tenté sur le théâtre de l'action, les Flamands de la Belgique et les Bretons de la France l'ont entrepris aussi dans le domaine de la culture intellectuelle. Cette espèce d'insurrection a éclaté presque partout à la fois et sous des formes bien différentes. Ici, exigeante et hautaine, elle appelait les peuples au combat; là, bienveillante et pieuse, elle n'avait d'autre but que de charmer les âmes tendres en renouant la chaîne des anciens âges." Et Saint-René Taillandier de conclure: "Parmi ces familles d'hommes qui interrogent ainsi leurs annales domestiques, il en est une surtout qui n'avait qu'à se souvenir pour ramasser des trésors." Il s'agit de la Provence (cité par Decremps, 1954:18).

Le mouvement était donc clairement situé, dès sa naissance, dans le contexte politique de l'Europe des nationalités. Le félibrige et son coryphée ne pouvaient rêver meilleur acte de baptême.

C'est à l'organisation de cette renaissance que Mistral s'est d'emblée consacré, avec la liberté que confère l'indépendance matérielle, l'enthousiasme de la jeunesse et l'autorité du génie.

Certains poètes patoisants, précurseurs des félibres, n'avaient certes pas manqué d'un certain talent; quelques-uns même, comme le coiffeur agenais Jacques Boé, alias Jasmin, type même du "poète ouvrier", avaient connu la célébrité, mais ils étaient poussés à écrire dans leur dialecte par un sentiment de nostalgie passéiste et se considéraient, non pas comme des précurseurs, mais comme les derniers des Mohicans. Mistral, au contraire, eut dès le début de sa vocation de poète le sentiment de mener un combat dans lequel la poésie devait rendre à la langue sa dignité perdue afin que celle-ci, enfin régénérée et purifiée, puisse à son tour rendre au peuple sa conscience patriotique. Lui-même s'en est expliqué fort clairement dans ses *Memòri e raconte* ("Mémoires et récits"):⁶ "*Prenguère la resoulucioun: proumieramen, de releva, de revieüda 'n Prouvènço lou sentimen de raço, que vesieü s'avali souto l'educacioun contro naturo e fausso de tóuti lis escolo; segoundamen, d'esmdoure aquelo respelido pèr la restauracioun de la lengo naturalo e istourico dóu país – que tóuti lis escolo ié fan uno guerro à mort; tresencamen, de rèndre la vogo au prouvençau pèr l'aflat e la flamo de la divino pouèsio*" (*Memòri*: 184).⁷

6. Nous citons Mistral dans le texte. Sauf indication contraire, les traductions données dans les notes sont de lui.

7. "Je pris la résolution, premièrement de raviver, de relever en Provence le sentiment de race, que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toutes une guerre à mort; troisièmement, de

2 La langue

Parlons donc, puisque lui-même insiste sur sa primauté, de l'outil employé par Mistral. Le provençal⁸ est un idiome roman parlé dans tout le sud de la France, aussi distinct du français que l'italien l'est de l'espagnol, ou le catalan du portugais. Il a été au moyen âge une des grandes langues littéraires de l'Europe – particulièrement dans le domaine de la poésie lyrique – à tel point que de nombreux écrivains en ont fait usage, dont il n' était point l'idiome maternel.⁹ Toutefois, à l'époque où Mistral vit le jour – 1830 – le provençal n'était plus depuis bien longtemps une langue de culture. Les vicissitudes de l'histoire en avaient fait un conglomérat de patois corrompus.

C'est un des plus évolués, un des plus éloignés de la langue classique des troubadours – le provençal rhodanien – que le poète choisit de régénérer. Il est inutile de parler ici longuement de la réforme orthographique entreprise par Mistral, ni des moyens employés par lui pour épurer, enrichir et fixer le provençal.¹⁰ Nous reviendrons dans un autre article sur son oeuvre de linguiste. Bornons-nous ici à l'essentiel: il faut savoir que sa double originalité réside dans une vision lucide des moyens à employer pour sauver sa langue, ainsi que dans une conception fort intéressante de la nature de celle-ci, considérée comme l'élément essentiel du particularisme national.

Pour ce qui est du premier point, Mistral s'est éloigné dès le départ des vues populistes naïves de ses confrères félibres: avant de réhabiliter la langue d'oc aux yeux des Provençaux, il fallait la réhabiliter aux yeux des philologues et romanistes français et étrangers. D'où son travail de lexicographe, qui ne peut être séparé de son oeuvre strictement poétique. *Le Tresor dóu felibrige*

rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie" (*Mémoires*: 156).

8. Ce terme est un peu ambigu puisqu'il désigne à la fois le tout (l'ensemble des dialectes romans parlés dans le Midi de la France) et la partie (le dialecte particulier à la Provence). Dans sa première acception, il est souvent remplacé aujourd'hui par "langue d'oc" – comme on parlait de la "lingua del si" – ou "occitan". Mistral et les félibres n'ont guère fait usage que des termes "Provence" et "provençal", au sens large comme au sens étroit.
9. Dante lui-même a enchâssé quelques vers provençaux d'allure très classique dans sa *Divine Comédie* (*Purgatoire*, 140–148):

*Tan m'abellis vostre cortes deman
qu'ieu non me puesc ni voill a vos cobrire
Ieu sui Arnaut que plor e vau contan;
consiros vei la passada folor
e vei jausen lo joi qu'esper, denan.
Ara vos prec, per aquella valor
que vos guida al som de l'escalina,
sovenha vos a temps de ma dolor!*

10. Un très intéressant parallèle pourrait d'ailleurs être établi entre Dante et Mistral. La *koïnè* provençale, comme la langue commune italienne, est un dialecte assez arbitrairement choisi, enrichi d'emprunts aux dialectes voisins, comptant pour s'imposer sur la poésie plus que sur l'épée. Mais là où Dante a réussi, Mistral a échoué.

(“Trésor du félibrige”) est un dictionnaire monumental qui embrasse tous les dialectes de la langue d’oc et suffirait, comme on l’a dit, à remplir et justifier une existence: ce *Littré* de la langue d’oc est encore de nos jours un instrument de travail indispensable. D’où aussi les liens et la correspondance que Mistral a entretenus avec des romanistes comme Gaston Meyer ou Gaston Paris.¹¹ Cette réhabilitation de l’idiome déchu était considérée par Mistral comme l’indispensable préliminaire à l’utilisation du provençal à l’école, d’où il était exclu.¹² Un *patois*¹³ n’avait pas de droits; une langue prestigieuse en aurait. Mistral avait conscience que la bataille pour la survie de sa langue se gagnerait ou se perdrait à l’école. Contrairement à beaucoup de félibres, il n’était pas prêt à accepter le moindre compromis. Son intransigeance lui inspira, jusqu’à la fin de sa vie, des morceaux d’éloquence très vifs, comme celui-ci, en 1898, en réponse à l’auteur d’une étude intitulée “De l’utilité des idiomes du Midi pour l’enseignement de la langue française”: “*Se deù, la lengo nostro, n’intra un jour dins lis escolo que pèr èstre utilisado à l’ensiganço dóu francés, se li mèstre noun dèvon l’ensigna elo-mèmo au coustat dóu francés, coume se fai pèr lou tudesc e coume se fai pèr l’aràbi, e, basto, se lou prouvençau noun diviè dins lis escolo servi qu’à cira li boto de soun desdegnous rivau, autant vau que lou laisson, coume an fa jusquo eici, vièure pèr orto o pèr campèstre. Saupra proun derraba sa vido – emai, coume lis erbo de sant Jan, traire sa flour.*”¹⁴

Quant à ce que *représente* le provençal, Mistral a exprimé ses sentiments de façon très claire. Pour lui, langue et patrie sont les deux faces d’une seule réalité. Sans la langue, la patrie ne peut plus exister: “*Car tout un pople aqui s’abéuro.*”¹⁵ Elle n’est pas tant un moyen de communication que l’élément constitutif essentiel de l’*âme du peuple*, du génie national. Elle est le bien d’une communauté d’hommes, le lien intemporel qui abolit toute solution de continuité entre les générations qui se sont succédé sur le sol de la patrie:

-
11. Un volume de plus de trois cents pages, publié en 1978, rassemble la correspondance échangée entre Mistral et ces deux savants.
 12. La langue d’oc et les autres langues de France, dès l’institution d l’enseignement obligatoire, et jusqu’à ce que le français se soit établi comme langue véhiculaire majoritaire dans les régions non-francophones, ont été violemment combattues par les instituteurs publics, qui n’hésitaient pas à infliger d’humiliantes vexations aux enfants qui en faisaient usage.
 13. On sait qu’aucune autre langue européenne ne possède l’équivalent de ce mot, qui désigne péjorativement tout ce qui, en France, n’est pas le français, qu’il s’agisse de variantes locales de la langue d’oil – comme le picard ou le normand – ou de langues parfaitement originales, comme le provençal, le basque ou le catalan. Il n’est pas inintéressant de noter que ces deux derniers idiomes sont des *patois* en France, mais ont un statut officiel en Espagne. Le catalan est même la seule langue officielle de la principauté d’Andorre.
 14. “ Si notre langue ne doit un jour entrer dans les écoles que pour être *utilisée* à l’enseignement du français, si les maîtres ne doivent pas l’enseigner elle-même à côté du français, comme on le fait pour l’allemand et comme on le fait pour l’arabe et, enfin, si le provençal ne devait servir dans les écoles qu’à cirer les bottes de son dédaigneux rival, alors autant le laisser vivre en pleine nature, comme on l’a fait jusqu’à présent. Il saura bien survivre et, comme le millepertuis, faire pousser sa fleur” (*Discours*: 124–135 [traduit par nous]).
 15. “Car tout un peuple là s’abreuve” (*Isclò*: 82–83).

“Uno lengo es un clapas; es uno antico fundamento ounte chasque passant a tra sa pèço d’or o d’argènt o de couire; es un mounumen immense ounte chasco famiho a carreja sa pèiro ounte chasco cièuta a basti soun pieloun ounte uno raço entiero a travaia de cors e d’amo pendènt de cènt e de milo an.”¹⁶

C’est la même idée qui se retrouve dans ces vers souvent cités, où apparaît également l’idée du’un sacrement:

*Acò’s lou signe de famiho,
Acò’s lou sacramen qu’is àvi joun li fiéu,
L’ome à la terro! Acò’s lou fiéu
Que tèn lou nis dins la ramiho.¹⁷*

La langue, outre qu’elle est un bien collectif, possède donc un aspect divin: *“Uno lengo lou sabès, n’es pas l’obro fatisso d’un ome o de plusiour, nimai d’uno acadèmi ni d’un regime quint que siegue. Uno lengo, me sèmblo, es quaucarèn d’aguste e de meravihous car es lou recatadou d’aquelo lumiero auto qu’an apela lou Verbe.”¹⁸*

Quant à la poésie:

*. . . es elo l’ambrousio
Que tremudo l’ome en diéu.¹⁹*

On chercherait en vain dans les textes une aussi vibrante apologie de la langue française. C’est qu’elle n’a jamais été menacée sur son propre terrain. Mais Mistral vivait à cette époque charnière où un esprit lucide ne pouvait manquer de voir les signes annonçant la disparition de la personnalité provençale et la dissolution des particularismes ethniques au sein du *melting pot* français, d’où cette sensibilité exacerbée, cette exaltation de la langue qui, ainsi sacralisée, devient bien plus qu’un ensemble de mots et de sons, mais concentre en son sein le passé et l’avenir d’un peuple.

Un peuple sans Etat peut survivre pour peu qu’il conserve sa langue, et la sauvegarde de celle-ci est la première priorité:

-
16. “Une langue est un tas de pierres; c’est une antique fondation où chaque passant a jeté sa pièce d’or, ou d’argent, ou de cuivre; c’est un monument immense auquel chaque famille a apporté sa pierre, auquel chaque cité a ajouté son pilier, auquel une race entière a travaillé de corps et d’âme pendant des centaines et des milliers d’années” (*Discours*: 29 [traduit par nous]).
 17. “C’est là le signe de famille, c’est là le sacrement qui unit les fils aux aïeux, l’homme à la terre! C’est là le fil qui tient le nid dans la ramée” (*Isclo*: 82–83).
 18. “Une langue, vous le savez, n’est pas l’oeuvre factice d’un homme ou de plusieurs, ni d’une académie, ni d’un régime quel qu’il soit. Une langue, me semble-t-il, est quelque chose d’auguste et de merveilleux, car elle est le refuge de cette haute lumière qu’on appelle le Verbe” (*Discours*: 28–29 [traduit par nous]).
 19. “. . . c’est elle l’ambrosie qui transforme l’homme en dieu” (*Isclo*: 88–89).

Car, de mourre-bourdoun, qu'un pople toumbe esclau,
Se tèn sa lengo, tèn la clau
Que di cadeno lou delièuro.²⁰

mais le but ultime est plus ambitieux: "*Pople valènt, vaqui ço que voulènt t'aprene: à pas rougi, davans degun, coume un vincu, à pas rougi de toun istòro, à pas rougi de ta patrio, à pas rougi de ta naturo, à reprene toun rèng, toun premiè rèng entre li pople dóu Miejour. E quand chasco Prouvènço, e chasco Catalougno, aura d'aquelo sorto reconquist soun ounour, veirès que nòsti vilo redevendran cièuta; e moute noun i'a plus qu'uno pousso prouvincialo, veirès naisse lis art, veirès crèisse li letro, veirès grandi lis ome, veirès flouri uno nacioun.*"²¹

Les idées de Mistral sur la langue sont bien dans la tradition romantique. Elles sont aussi toutefois, si l'on veut bien faire la part de l'exagération poétique, fondées et même, en un sens, modernes. La science jeune qu'est la linguistique nous a en effet démontré, depuis Saussure, ce que le poète ne savait qu'intuitivement; c'est-à-dire qu'une langue n'est pas un simple ensemble de sons et de mots, mais une façon de penser, d'organiser l'univers, de découper la réalité. On n'analyse pas la réalité, on ne *pense* pas de la même façon en français et en provençal²² La syntaxe de la langue façonne également notre perception des choses. La conséquence en est qu'un écrivain qui choisit d'utiliser une autre langue que la sienne ne fait rien d'autre que choisir de s'identifier, de s'assimiler plus ou moins complètement à la communauté dans la langue de laquelle il écrit, même s'il proteste du contraire. C'est ce que Mistral, contrairement à tant d'autres, a refusé de faire. Le refus de l'aliénation linguistique est le ressort premier de son patriotisme: il n'a donné à Paris que des traductions.

20. "Car, face contre terre, qu'un peuple tombe esclave, s'il tient sa langue il tient la clef qui le délivre des chaînes" (*Isclò*: 82–83).

21. "Peuple vaillant, voici ce que nous voulons t'apprendre: à ne pas rougir, devant quiconque, comme un vaincu, à ne pas rougir de ton histoire, à ne pas rougir de ta patrie, à ne pas rougir de ta nature, à reprendre ton rang, ton premier rang entre les peuples du Midi. Et quand chaque Provence et chaque Catalogne aura de la sorte regagné son honneur, vous verrez que nos villes redeviendront des cités; et là où ne subsiste plus qu'une poussière provinciale, vous verrez naître les arts, vous verrez croître les lettres, vous verrez grandir les hommes, vous verrez fleurir une nation" (*Discours*: 17 [traduit par nous]).

22. Un exemple très concret, donné par Martinet (1974:12), met ce fait en lumière: "Là où un Français a le choix entre *bleu*, *vert* ou *gris* pour traduire ses sensations, un Breton ou un Gallois devra se contenter du seul mot *glas* qui recouvre les trois domaines du bleu, du vert et du gris. Dans beaucoup de langues, la zone du spectre solaire où nous distinguons du bleu, du vert et du jaune correspond à deux couleurs seulement, de telle sorte que ce que nous désignons comme vert reçoit une épithète différente selon que le vert se rapproche plus du bleu ou du jaune. La façon dont nous analysons le spectre ne correspond pas à une réalité physique universellement valable, mais à une tradition culturelle transmise par la langue que nous parlons depuis l'enfance."

3 Un engagement patriotique hardi

Si l'inspiration de Mistral se limitait à l'exaltation de la langue d'oc, elle ne présenterait rien de bien original. Après tout, bien des félibres s'étaient fixé pour but de défendre et d'illustrer leur langue sans pour autant avoir l'impression de défendre une *patrie*, ni de mettre en question la structure de l'Etat français.²³ Mais le culte de la langue est lié chez lui, comme nous l'avons vu, à une vision historique puissante. Il a su rendre clair et manifester un sentiment patriotique qui, chez d'autres, restait vague, diffus ou refoulé.

On peut distinguer dans l'oeuvre abondante de Mistral – dont la puissance de travail était prodigieuse – deux périodes: avant et après *Calendau* (“Calendal”). Cette limite, choisie par commodité par les historiens de la littérature, n'est cependant pas absolument arbitraire, pour peu qu'on ne perde pas de vue l'unité profonde et fondamentale de l'oeuvre mistralienne. Avant c'est la jeunesse, l'enthousiasme d'un homme qui découvre la puissance du génie et, emporté par un élan véritablement nationaliste, défie, choque et provoque. Après, c'est une démarche plus mesurée, l'idéalisation de la Provence, le retour à une attitude plus conventionnelle, la tentative de concilier sans plus aucune ambiguïté – chose assurément bien délicate! – son attachement à la Provence et sa fidélité à la France, et enfin l'élaboration d'une pensée à laquelle Charles Maurras – lui-même provençal et, on l'oublie parfois, disciple de Mistral – a beaucoup emprunté.

Parlons d'abord du jeune Mistral. *Mirèio*, en 1859, son premier grand poème, où l'inspiration patriotique n'existait qu'en filigrane, salué par Lamartine de façon dithyrambique²⁴, lui avait apporté la gloire. Refusant, avec beaucoup de lucidité, la célébrité artificielle que Paris lui proposait, il retourna, après un court séjour dans la capitale, dans son village natal et se mit à travailler à son second poème épique – *Calendau*. Il publia, pendant cette période intermédiaire, plusieurs poèmes patriotiques, comme l'ode *I troubaire catalan* (“Aux poètes catalans”), où son enthousiasme était encore bridé par des précautions oratoires, des protestations de fidélité à la France, qui suivaient des strophes enflammées où étaient évoquées la fraternité catalano-proven-

23. Certains ne manquaient pas d'affirmer leur fidélité à la France avec une emphase toute particulière. Théodore Aubanel, le seul grand poète – avec Mistral – que le félibrige du XIXe siècle ait produit, déclarait dans un discours aux félibres de Paris, en 1878: “Qu'importe la langue? qu'importe l'outil? La question est plus haute; c'est l'âme qu'il faut voir, et notre âme est à la patrie, notre âme est à la France” (Aubanel, 1976:7). Et un an plus tard: “Dieu merci, si nous sommes de la Provence, nous chantons français en provençal. Et là-bas, au pays natal, si un poète de la Durance ou du Gardon trouve des vers exquis, c'est la France qui est glorifiée. Toute fleur est pour elle et tout amour; car la France est la mère, la mère adorée. Félibres cigaliers, poètes de Provence ou de Paris, nous chantons tous pour elle” (Aubanel, 1976:15). Mistral n'a jamais justifié son choix linguistique en se faisant plus francophile que les francophones.

24. Mistral était comparé à Homère dans le quarantième entretien de son *Cours familier de littérature*.

gale, la liberté dont avait joui autrefois le Midi de la France et la guerre qui détruisit à la fois sa liberté et sa civilisation.

Le patriotisme imprègne *Calendau*, qui parut en février 1867. Le poète y raconte en douze chants les aventures d'un pêcheur de Cassis qui veut conquérir la dernière descendante de la Maison des Baux, la belle Esterelle. Celle-ci a été contrainte d'épouser un vaurien qui a confisqué tout son bien et en a fait une prisonnière. Pour gagner son amour, Calendau accomplit une série d'exploits dignes d'Hercule, et triomphe du bandit après un combat sans merci. Le poème est on ne peut plus symbolique. Tout y est codé. Pour qui sait lire, Esterelle symbolise la Provence. Son mari, c'est la France, à laquelle la Provence a été annexée au XV^e siècle. Quant à Calendau, il est le héros mistralien typique, l'incarnation du patriotisme provençal. Il est jeune, beau, courageux et intelligent.²⁵

Calendau est aussi un véritable manuel linguistique, ethnographique et historique. Cet aspect didactique de l'oeuvre est accentué par une profusion de notes. Elle serait indigeste et illisible si l'on n'y rencontrait le grand souffle épique de Mistral et son enthousiasme historique. Ce poème pourrait être un musée. Il est, grâce à la sincérité et au talent du poète, un cri du coeur, un appel à la justice, un refus de l'oubli; pour laborieuse qu'en soit la trame poétique, il peut être lu comme un condensé du patriotisme poétique mistralien. Au cas où le symbolisme de l'histoire n'aurait pas suffi à éclairer le lecteur sur sa vision des choses, Mistral tint à mettre les points sur les *i* dans une très longue note dont il faut citer au moins un extrait. Il est question de la croisade des Albigeois, ce qui atténue quelque peu la violence du propos: "Il fallait, paraît-il, dit Mistral, que cela fût, pour que la vieille Gaule devienne la France moderne. Seulement, les méridionaux auraient préféré que cela se fit plus cordialement, et désiré que la fusion n'allât pas au-delà d'un état fédératif. C'est toujours un grand malheur quand, par surprise, la civilisation doit céder le pas à la barbarie, et le triomphe des Franchimands²⁶ retarda de deux siècles la marche du progrès. Car ce qui fut soumis, qu'on le remarque bien, ce fut moins le Midi matériellement parlant que l'esprit du Midi [. . .]. Aussi, que voulez-vous? Bien que les historiens français condamnent généralement notre cause, quand nous lisons dans les chroniques provençales le récit douloureux de cette guerre inique, nos contrées dévastées, nos villes saccagées, le peuple massacré dans les églises, la brillante noblesse du pays, l'excellent comte de Toulouse dépouillés, humiliés, et d'autre part la valeureuse résistance de nos pères aux cris enthousiastes de *Tolosa! Marselha! Avinhon! Provensa!* il nous est impossible de ne pas être ému dans notre sang, et de ne pas redire avec Lucain: *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni*" (*Calendau*: CLXVIII-CLXIX).

25. Les héros de Mistral sont souvent fades. Calendau est un des plus complexes. On consultera avec profit l'étude de Charles Camproux: "Le héros mistralien selon Calendau", publié dans *Mélanges mistraliens* (1955: 31-51).

26. Mistral emploie ici un terme provençal qui désigne péjorativement les Français du nord.

Contrairement à *Mirèio*, l'accueil de *Calendau* à Paris fut mitigé, et c'est compréhensible. D'une part, les critiques parisiens ne pouvaient pénétrer dans un texte où les notations de "couleur locale" étaient remplacées par des énumérations et des descriptions quasiment encyclopédiques; d'autre part, l'"Homère paysan" sortait de son rôle de pâtre poète, et son attitude les laissait interdits. Enfin, la traduction de Mistral, très proche du texte provençal – très didactique, en quelque sorte²⁷ –, si elle rendait le sens littéral, n'avait pas les beautés et la sonorité de l'original.

Cet "accent de provençalisme intransigeant qui fut la première étincelle du félibrige", pour reprendre l'expression employée par Mistral dans une lettre à Gaston Paris (Boutière, 1970:233), se retrouve, plus condensé, dans la pièce de cent trente-six vers intitulée *La coumtesso* ("La comtesse"), écrite avant *Calendau* mais publiée la même année. L'enthousiasme nationaliste du poète y atteint les limites de ce qu'il pouvait se permettre à une époque où l'on ne badinait pas avec l'unité nationale. L'allégorie et la trame présentent d'étranges similitudes avec celles de *Calendau*: une comtesse est retenue prisonnière dans un couvent par sa soeur, qui la fait passer pour morte; le poète appelle les "chefs du peuple" (*majourau*) à la libérer. Dans leur fureur, ils pendront l'abbesse aux grilles du couvent. La comtesse alors reparaitra, auréolée de sa splendeur d'antan, et reprendra son rang:

*Penjarian pièi l'abadesso
I grasiho d'alentour
E dirian à la Coumtesso
"Reparèisse, o resplendour!
Foro, foro la tristesso!
Vivo, vivo la baudour!"*²⁸

La symbolique est ici également transparente: la comtesse représente la Provence et sa soeur méchante, la France. On a pu dire de ce poème qu'il était le point culminant du nationalisme mistralien. L'appel à la révolte est en effet à peine voilé, mais le refrain: "*Ah! se me sabien entèndre! – Ah! se me voulien segui!*"²⁹ s'il indique clairement le rôle que Mistral entend jouer, souligne sa grande solitude – car il n'est pas suivi.

Cette plainte mise à part, on se croirait transporté dans une autre époque: ce

27. Mistral a toujours publié ses poèmes et poésies en prenant soin que la traduction française fût en regard du texte provençal. Ses traductions n'ont généralement rien de poétique. Leur fidélité excessive au texte original les dessert, et en rend la lecture pesante. Il est probable que Mistral, en traduisant littéralement, visait un but pédagogique et voulait permettre aux Provençaux de s'initier plus facilement à la langue littéraire.

28. "Puis nous pendrions l'abbesse aux grilles d'alentour, et nous dirions à la Comtesse: –Reparais, ô splendeur! Hors d'ici la tristesse, hors! Vive l'allégresse, vive!" (*Isclò*: 104–105.)

29. "Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre!"

XIII^e siècle occitan où Peïre Cardenal, le plus grand poète méridional de cette époque troublée, lançait, dans la même langue que Mistral, ses terribles *sirventés* contre l’Eglise de Rome et les croisés du Nord qui, sous prétexte d’extirper l’hérésie cathare, avaient accaparé son pays. Il est d’ailleurs significatif que Mistral recherche toujours dans le moyen âge la justification de son patriotisme. Cette évasion vers un passé qu’on devine trop glorieux pour être vraiment authentique est une constante de sa poétique: “Mistral toute sa vie, et malgré les progrès de la connaissance historique et littéraire, utilise la recreation poétique du passé de Jean de Nostredame, reprise par Fabre d’Olivet. Il conçoit la vie littéraire médiévale comme une vie de Cours d’Amour” (Lafont et Anatole, 1970:605). Ses références sont factices, et ses reconstructions historiques ressemblent trop, il faut bien le dire, à des décors de cinéma où évoluent des héros schématiques: “Le poète, qui s’est constamment réclamé du passé de son pays et en a esquissé de nombreux raccourcis dans ses livres, ne l’a connu que superficiellement, d’après des publications insuffisantes et sans avoir peut-être vraiment senti vivement le besoin de le mieux connaître. L’historien selon son coeur est celui qui raconte sur la Provence les plus belles histoires” (Léonard, 1945:16–17).³⁰ C’est à la façon d’un disciple du romantisme que Mistral traite l’histoire. Il en faut plus pour transformer des idées en actes et réveiller un peuple assoupi. Les peuples on le sait, n’ont que faire de la littérature et d’un patriotisme flou.

Quoi qu’il en soit, c’est à ce moment que Mistral et le félibrige décidèrent de resserrer leurs liens avec les nationalistes catalans. Il est clair que Mistral était prêt à quitter son rôle de poète pour devenir un des *majourau* dont il est question dans son poème. Les liens naturels qui unissaient le Midi français à la Catalogne – basés non seulement sur une communauté linguistique,³¹ mais également sur le sentiment d’un destin parallèle – devaient nécessairement aboutir à ce rapprochement. Celui-ci toutefois était basé en grande partie sur un malentendu: les patriotes catalans évoluaient dans une société dont le particularisme était quasiment intact, et où leurs idées prenaient racine dans un sentiment national très fort; les félibres provençaux, au contraire, n’étaient pas en prise avec le peuple dont ils étaient issus: leur patriotisme purement littéraire n’y trouvait aucun écho. Si la Catalogne était rebelle, la Provence était déjà bien assimilée.

Il ne fait aucun doute que Mistral, du moins, en avait conscience. C’est peut-être pour tenter de sortir la cause provençale de son isolement et pour trouver un soutien dans d’autres milieux que celui des poètes rêveurs qui

30. A ce goût pour un moyen âge de pacotille, on peut rattacher la passion du *folklorisme*, constante chez Mistral depuis ses premiers vers, et qui trouvera son aboutissement avec la création du *Museon arlaten* (Museum arlésien), oeuvre gigantesque qui occupera les dernières années de sa vie.

31. Bien que la langue d’oc et le catalan soient deux langues distinctes, elles sont extrêmement apparentées et constituent même, selon certains linguistes, un groupe spécifique au sein de la famille des langues romanes (Cf. Bec, 1971:467–468).

l'entouraient, qu'il entreprit en 1867, avec son ami catalan Victor Balaguer³² – poète et ardent patriote – un voyage à Paris. Selon son biographe Marius André, le but de Mistral était de nouer des contacts avec l'opposition républicaine, en vue de travailler avec elle à la chute de Napoléon III. Bien que, de l'aveu d'André lui-même, “rien n'ait été publié par [Mistral] et ses amis sur ce sujet” (André, 1928:102), il n'est effectivement pas impossible “que Mistral ait voulu non seulement entrer dans la politique active d'opposition mais aussi devenir chef d'un grand parti pour détruire la centralisation napoléonienne” (*ibid.*). Si tel était bien le cas, le voyage fut un échec: “Pour les professionnels de la politique qui proclameront la république le lendemain de Sedan, ce poète qui veut utiliser l'idée républicaine pour détruire l'oeuvre des grands ancêtres de 1792, supprimer les départements, ressusciter les provinces et leur rendre l'autonomie, ce poète qui relève en dignité une langue qu'ils qualifient de patois et d'instrument d'obscurantisme – Mistral n'est pas un révolutionnaire dans le bon sens; c'est même un réactionnaire. A la République telle qu'il la conçoit, ces républicains préféreraient encore l'Empire. [. . .] Ils consentiraient volontiers à se servir de Mistral, dont ils connaissent le prestige grandissant [. . .]; une fois la victoire obtenue, on se débarrasse des naïfs qu'on a dupés. Mistral a compris: il ne sera pas un instrument, ni une dupe naïve, il ne contribuera pas à donner à la France un gouvernement pire que celui qu'il voudrait renverser” (André, 1928: 105–106).

Mistral dut alors revenir de Paris déçu, se souvenant peut-être de ses deux poèmes républicains publiés dans un journal provençal, lorsqu'il avait dix-huit ans, en français.³³ Il était seul, entouré de disciples pour la plupart médiocres, qui n'avaient ni son génie ni sa vision historique. Un chef de peuple sans peuple puisque les Provençaux, dans leur grande majorité, avaient perdu le souvenir des antiques libertés et, contents d'être français, se désintéressaient du patriotisme littéraire des félibres.

(*La suite de cette étude paraîtra dans le prochain numéro.*)

Ouvrages cités

- André, Marius. 1928. *La vie harmonieuse de Mistral*. Paris: Plon.
 Aubanel, Théodore. 1976. *Oeuvres choisies. Notices et notes par Claude Liprandi*. Avignon: Aubanel.
 Bec, Pierre. 1971 *Manuel pratique de philologie romane*. Paris: Picard.
 Boutiere, Jean. 1970. (cf. *Frédéric Mistral*. 1970).
 Boutiere, Jean. 1978. *Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris*. Paris: Didier.

32. C'est à Balaguer que Mistral avait emprunté l'épigraphe de *La countesso*: “*Morta dihuen qu'es, mes jo la crech viva*” (“On dit qu'elle est morte, mais moi je la crois vivante”). La citation est tirée d'une poésie allégorique de Balaguer: *La dama del rat penat*, qui présente beaucoup d'analogies avec le poème de Mistral.

33. Ses seuls vers français. “La politique étant de langue française, je chantai logiquement”, écrivit-il plus tard à Gaston Paris (Boutière, 1978:233).

- Camproux, Charles. 1955. Le héros mistralien selon Calendal. (In *Mélanges mistraliens*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Decremps, Marcel, 1954. *Mistral mage de l'Occident*. Paris: La colombe.
- Garavini, Fausta. 1970. *La letteratura occitanica moderna*. Firenze/Milano: Sansoni/Accademia.
- Garcin, Eugène. 1868. *Les Français du Nord et du Midi*. Paris: Didier.
- Lafont, Robert & Anatole, Christian. 1970. *Nouvelle histoire de la littérature occitane*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Léonard, Émile-G. 1945. *Mistral ami de la science et des savants*. Paris: Horizons de France.
- Martinet, André. 1974. *La linguistique synchronique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Mistral, Frédéric, 1878–86. *Lou tresor dóu felibrige*. Paris: Champion.
- Mistral, Frédéric. 1906. *Memòri e raconte*. Paris: Plon.
- Mistral, Frédéric. 1906. *Mémoires et récits*. Paris: Plon.
- Mistral, Frédéric. 1906. *Discours e dicho*. Avignon: Roumanille.
- Mistral, Frédéric. 1966. *Oeuvres poétiques complètes*. Edicioun Ramoun Berenguié.
Nos références à Calendau, Lis isclo d'or et Lis óulivado renvoient à cette édition critique en deux volumes. Elle reproduit le texte des éditions originales, avec leur pagination.
- Mistral, Frédéric. 1970. *Lis isclo d'or*. Edition critique établie par Jean Boutière. Paris: Didier.